

Adoua

Que peuvent quelques Africains armés d'arcs et de flèches face à une armée européenne parfaitement entraînée et très bien équipée ? A priori, pas grand-chose. C'est ce que pensent les Italiens qui, à la fin du XIX^e s., se mettent à rêver eux aussi à l'aventure coloniale. La rupture d'un traité leur donne justement un prétexte pour envahir l'Éthiopie. Les Italiens ont besoin d'une victoire rapide et, à la fin février



1896, une offensive de grande envergure est lancée vers Adoua. Leur armée compte 15 000 hommes, dont 4000 auxiliaires recrutés sur les territoires occupés. Face à eux, les troupes de Ménélik ne peuvent guère faire autre chose que de la figuration pour sauver l'honneur.

C'est donc le cœur léger, et en préparant déjà le récit de leur prochaine victoire, que les Italiens s'engagent sur les cols menant à la plaine où leur armée doit déployer sa superbe mécanique et étourdir l'adversaire dans des manœuvres admirablement orchestrées.

Hélas, de la parade militaire au champ de bataille, il y a plus qu'un pas de l'oie...

Alors que les vaillantes troupes italiennes se reposent dans un défilé où elles se sont malencontreusement égarées, elles sont attaquées les unes après les autres.

D'abord affolés par les coups de feu, les généraux sont très vite rassurés : il ne peut s'agir que de leurs propres hommes en train de prendre à revers quelques fuyards indigènes.

Ce qui pourrait sembler possible si l'armée tout entière n'était pas en train de se débander sous leurs yeux stupéfaits.

En réalité, ce que ne peuvent réaliser les chefs de la brillante armée italienne, c'est que leurs assaillants sont cinq fois plus nombreux, qu'ils possèdent des fusils modernes et plusieurs pièces d'artillerie et sont commandés par des généraux assez habiles pour mettre à profit un terrain dont ils connaissent les moindres replis.

Quelques heures plus tard, la bataille apparaît enfin pour ce qu'elle est vraiment : l'agréable partie de campagne s'est transformée en une des plus humiliantes défaites qu'ait eu à connaître une armée européenne. Les Italiens perdent les deux tiers de leurs hommes et presque tous leurs officiers.

C'est un désastre tel que, lorsque la nouvelle parvient à Rome, le gouvernement est forcé de démissionner, et un traité de paix est signé, reconnaissant formellement l'indépendance de l'Éthiopie.

Âge

Un temps prisonnier des Autrichiens lors de la campagne d'Italie, Antoine de Lasalle est interrogé par Wurmser, qui cherche à en savoir plus sur son ennemi :

— Quel âge a Bonaparte ?

— L'âge de Scipion lorsqu'il vainquit Hannibal.

Le futur général de Lasalle fait référence à la célèbre

bataille de Zama, en 202 avant Jésus-Christ, au cours de laquelle le jeune Scipion l'Africain parvient à écraser le redoutable Carthaginois. Pour Wurmser, la comparaison est incompréhensible. Et pas seulement parce que, à 72 ans, il est presque complètement sourd. Non, il ne peut admettre que Bonaparte, à peine âgé de 33 ans, puisse triompher d'un général aussi expérimenté que lui.



Et pourtant... Peu de temps après, il sera successivement vaincu à Castiglione, Lonato et Roveredo. De retour à Vienne, le vieux général pourra à loisir se plonger dans la lecture du *Cid* de Corneille, toujours très riche d'enseignements :

*Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées,
La valeur n'attend point le nombre des années.*



Aime-moi, le ciel t'aidera

En 496, les Francs Saliens de Clovis doivent affronter les terribles Alamans. Lors du combat, ces derniers semblent prendre le dessus.

Clovis invoque ses idoles pour redonner de l'ardeur à ses troupes, mais rien ne paraît enrayer ce qui ressemble de plus en plus à une terrible défaite.

En désespoir de cause, il a une pensée pour sa femme Clotilde et pour le Dieu qu'elle vénère. Ce Christ qu'elle prie tous les jours pourrait-il lui venir en aide ? Habile politique, le roi franc décide de passer aussitôt un accord :

si ce Dieu lui fait gagner la bataille, il se convertira à la nouvelle foi.

C'est du moins ce que rapporte Grégoire de Tours dans son *Histoire des Francs* :

Ô Jésus-Christ, que Clotilde affirme Fils du Dieu Vivant, toi qui donnes du secours à ceux qui sont en danger, et accordes la victoire à ceux qui espèrent en toi, je sollicite avec dévotion la gloire de ton assistance : si tu m'accordes la victoire sur ces ennemis, et si j'expérimente la vertu miraculeuse que le peuple voué à ton nom déclare avoir prouvé qu'elle venait de toi, je croirai en toi, et me ferai baptiser en ton nom. J'ai en effet invoqué mes dieux, et, comme j'en fais l'expérience, ils se sont abstenus de m'aider ; ce qui me fait croire qu'ils ne sont doués d'aucunes puissances ; eux qui ne viennent pas au secours de ceux qui les servent. C'est toi que je t'invoque maintenant, je désire croire en toi ; pourvu que je sois arraché à mes adversaires.

À cet instant précis, une hache franque vient frapper la tête du roi alaman. Le roi s'effondre, comme ses troupes qui ne tardent pas à battre en retraite, laissant Clovis vainqueur du champ de bataille.

Clovis tiendra sa promesse et se fera baptiser peu de temps après avec sa garde personnelle.



Akbar le Grand

Les lecteurs de Balzac et de certains romans du XIX^e s. ont parfois entendu parler de « grands moghols » pour illustrer une fortune ou une puissance considérable. Il est vrai que ces empereurs, descendant de Tamerlan et régnant sur l'Inde, étaient particulièrement puissants et redoutés.

Parmi ceux-ci : Humayun, un des empereurs les plus remarquables. À l'aube de la cinquantaine, il est sur le point d'étendre son empire lorsqu'une mort brutale vient interrompre soudainement ses projets et sa vie. Meurt-il assassiné dans un complot ou tué pendant une campagne militaire ? Rien de tout cela. Ce guerrier intrépide, ayant participé à des dizaines de batailles, aux combats les plus féroces et aux guerres les plus sanglantes, est tout simplement mort après avoir glissé dans l'escalier de sa bibliothèque.

Akbar, son fils, comprenant qu'il n'y a décidément rien de bon à rester trop longtemps à la maison, va reprendre les choses en main. À 14 ans seulement, il gagne sa première bataille. L'empereur afghan Muhammad Âdil Shâh cherche à chasser les Moghols hors de l'Inde et profite de la mort d'Humayun pour envoyer Hemû, son commandant en chef, marcher sur Agra et Delhi. Persuadé que le fils d'Humayun est trop jeune pour lui créer des difficultés, Hemû s'installe confortablement dans la cité, où il se fait proclamer roi.

C'est sans compter la détermination d'Akbar, qui vient de rassembler une armée et marche à son tour sur Delhi.

Hemû, peu décidé à prendre au sérieux le jeune insolent, envoie des troupes à sa rencontre. Celles-ci comprennent notamment 500 éléphants de guerre, ce qui suffit en apparence pour vaincre la petite armée du jeune Moghol. En revanche, ce qu'elles n'ont pas, c'est de l'argent. Hemû compte bien payer ses hommes en les laissant piller le camp adverse. Pillage qui suppose, bien sûr, d'être victorieux. Or,

les soldats, fatigués de devoir se battre sans argent, refusent le combat, se mutinent et abandonnent aux Moghols tentes, armes, bagages... et les précieux éléphants.

À 14 ans, Akbar vient de remporter une première victoire et sans perdre un seul homme.

Quelques jours plus tard, il se trouve aux portes de Delhi, son armée confortée par la présence des 500 éléphants. Hemû, furieux d'avoir perdu une armée, prend le commandement en chef. Il est certain de pouvoir triompher aisément du jeune homme. Sa supériorité est écrasante : 30 000 Rajputs et une cavalerie d'élite afghane soutenue cette fois par 1500 éléphants de guerre. Rien ne peut résister à sa grande armée...



Et, effectivement, la bataille de Panipat est sur le point d'être gagnée.

Écrasée sous le nombre des combattants afghans, l'armée d'Akbar est en train de flancher. Hemû, sentant la victoire proche, se précipite en avant. Il veut être le premier à capturer Akbar. Rien ne lui ferait plus plaisir que de lui couper lui-même la tête.

Mais rien ne va se passer comme prévu.

Trop exposé, il est touché à l'œil par une flèche et tombe sans connaissance. Voyant

leur chef perdu, les Afghans paniquent, et les Moghols finissent par remporter la bataille. Hemû est capturé et amené à Akbar qui lui fait aussitôt couper la tête. Puis, suivant la tradition de ses ancêtres, le jeune empereur ordonne de réaliser un « pilier de la victoire ». Autrement dit, une pyramide de crâne confectionnée avec les têtes de tous les prisonniers.

Quatre ans seulement après cette victoire, en 1560, Akbar règne en maître incontesté sur tout le nord de l'Inde. Contrairement à son père, il a passé peu de temps parmi les livres, mais, à 18 ans, son éducation est faite et il peut commencer à gouverner sereinement son empire.

Alamo

Si les petites filles pleurent au moment où meurt la mère de Bambi, les petits garçons versent une larme en apprenant la mort héroïque de Davy Crockett, au siège du fort d'Alamo. Ce qui est surtout vrai pour ceux qui ont grandi avec les productions Disney. Certains se souviendront peut-être de cette série qui va populariser, dès les années 1950, un héros américain : *Davy Crockett, roi des trappeurs*.

Ce héros, pionnier de l'Amérique naissante, aventurier de l'Ouest sauvage, n'est pas qu'un personnage de fiction, c'est aussi un personnage historique à l'existence particulièrement riche. Ce lointain descendant du huguenot français, monsieur de Croquetagne, fut trappeur, père de sept enfants, soldat, juge de paix, colonel dans la milice, homme politique siégeant au Capitole.

Estimant probablement que cela ne suffisait pas, Crockett s'engagea en 1835 chez les volontaires du Texas pour soutenir la rébellion de ce futur État américain contre le Mexique, dont il n'est alors qu'une province. Cela va se terminer en mars 1836 par un siège de 11 jours à Alamo, un fort de fortune abritant une centaine de Texans aux prises avec 3000 soldats de l'armée mexicaine. On se souviendra alors de John Wayne incarnant Davy Crockett dans le film *Alamo* ou des romans qui célèbrent le courage du héros continuant à se battre jusqu'au bout, utilisant la crosse de son fusil, Old Betsy, après avoir épuisé toutes ses munitions...

Une fin nuancée par des historiens après la découverte du journal d'un haut officier mexicain ayant participé à la bataille. Ce journal révèle que Crockett et six autres survivants se seraient rendus et auraient été exécutés peu après. Selon cette version des faits, Davy Crockett, debout, sa poire à poudre dans une main et un long couteau ensanglanté dans l'autre, entouré des soldats mexicains qu'il a abattus, se